

mariée au duc de Hesse. Elle était née le 25 mars 1835, et par une coïncidence remarquable, elle a succombé la même date que son père, le prince Albert, qui mourut le 14 décembre 1861, comme nous le disons plus haut, et elle, le 14 décembre 1878, à l'âge de 35 ans!

Le gouvernement fédéral ainsi que beaucoup de citoyens ont placé le drapeau à mi-mât en signe de deuil. Nous sommes certains que la population canadienne française s'identifie en ce moment avec le chagrin qu'éprouvé S. A. Royale la princesse Louise de la perte de sa sœur. Une famille unie comme celle de notre reine ressent toujours très-vivement une si pénible séparation!

G. S.

**Notre langue.**

La langue française est la langue de nos ancêtres. Les Jacques Cartier, les Champlain, en plantant le drapeau fleurdelysé sur les rives du St. Laurent nous ont laissé non-seulement les souvenirs de leur noble caractère mais aussi les récits de leurs voyages dans notre contrée, et tous écrits en bon français du bon vieux temps. Lorsqu'on possède des traditions de famille comme les nôtres, que ces traditions se sont perpétuées de génération en génération, on ne peut admettre qu'un canadien, autrefois, ait eu l'idée de répudier la langue de ses pères. Une sorte de culte est attaché à cette langue, et si le patriotisme est si prononcé chez nos canadiens, cela tient évidemment à ce qu'ils ont toujours voulu conserver et leur langue et leurs institutions. Or la loyauté se trouve toujours chez le vrai patriote, et de tout temps les canadiens ont su faire respecter l'une et l'autre.

Aujourd'hui quelques personnes pensent que l'usage de la langue anglaise pourrait compromettre notre langue: tel n'est pas notre avis. Tant que l'élément canadien-français restera sur notre sol, on peut être certain que ni notre langue ni nos institutions ne disparaîtront.

Mais pourquoi les Anglais se refusent-ils à apprendre la langue française? Nous n'aurons pas l'indiscrétion d'énumérer les raisons qu'ils opposent à la nécessité pour eux de la connaître: qu'il nous suffise de déclarer ici que toutes les familles bien élevées en Angleterre parlent parfaitement le français; cette langue fait partie de l'éducation et quiconque ne la connaît point ou ne peut la parler n'a qu'une instruction incomplète. La langue française est une langue universelle comme l'anglais, et il est vraiment singulier de constater qu'en Canada les Canadiens, généralement, parlent les deux langues, tandis que les Anglais se renferment absolument dans leur langue nationale.

Nous voyons aussi, à notre grand regret, quelques familles canadiennes-françaises (fort peu heureusement) qui affectent de ne parler que l'anglais, c'est plus comme il faut, beaucoup plus distingué de ne parler qu'en anglais.—En Angleterre on ne raisonne pas ainsi; on trouve qu'il est beaucoup plus distingué de parler une langue étrangère, et qu'il est parfaitement aimable de causer en français avec un Français, lors même que celui-ci serait parfaitement instruit dans la langue anglaise.

Dédaigner sa propre langue, c'est mépriser sa nationalité. Et chose curieuse, tous les Canadiens reconnaissent qu'il est absolument nécessaire de parler les

deux langues. Entendons-nous les Anglais dire qu'il est bon qu'ils parlent, eux, convenablement le français? Jamais. Les Canadiens sont obligés d'apprendre l'anglais pour opérer leurs transactions commerciales avec la population anglaise, mais ceux-ci évitent toute occasion d'apprendre le français, soit dans les collèges, soit dans les pensionnats, afin de ne point compromettre (il faut le supposer) leur nationalité.

Mais les Canadiens aiment leur langue; tant mieux. Le cœur français est loyal et restera toujours tel.

GUST. SMITH.

**HISTOIRE DU CANADA.**

Vous vous rappelez, lecteurs, que nous avons posé quelques questions sur l'histoire du Canada? Aujourd'hui, c'est le temps d'y répondre. Il le faut bien si nous voulons nous instruire; rester ignorant, c'est rester trop à plaindre, Dieu merci! nous n'en sommes pas encore là. Pour s'instruire cependant il faut se recueillir, réfléchir, étudier sérieusement.—Mais ne voyez-vous pas, cher ami, que toujours être sérieux, cela devient fatigant; non, on ne peut pas toujours être comme cela. Ne jamais se récréer, c'est à n'y pas résister.—Vous avez raison, j'en conviens, c'est pour-quoi nous écouterons bien

*Une petite histoire pour commencer.*

Petit Jean était un génie pour son âge; c'est, du reste, la coutume de tous les petits Jean qui vivent dans les histoires. Seul et de lui-même, il faisait parfois des réflexions que bien des grandes personnes malheureusement ne font jamais. "C'est curieux, dit-il un jour à son papa, oui c'est curieux. Quand je me considère attentivement, et que je considère les autres, je trouve cela très curieux.—Bien, qu'as-tu encore à me dire?—Voilà: aussitôt que je veux marcher, mes jambes m'écoutent et se mettent en mouvement; si je veux arrêter, elles s'arrêtent à l'instant. Si je veux que ma main saisisse quelque chose, elle m'obéit aussi. Quand je veux manger, aussitôt mes mains, ma bouche, mes dents, une foule de serviteurs se soumettent à mes ordres. Enfin tous mes membres sont là, toujours prêts à faire ce que je leur commande; et moi, je suis comme un roi. Il y a donc, dans les enfants quelque chose qui commande et quelque chose qui obéit. Je trouve cela très-curieux." Le père, loin de trouver le discours de son fils trop simple pour y répondre, comme cela arrive trop souvent, hélas! l'embrassa tendrement d'abord. Il était heureux, car Jean commençait déjà à réfléchir sur un sujet qui occupe depuis longtemps les plus grands esprits, et sur lequel les savants ont écrit de gros livres. "Mon bon enfant, dit-il, comme tout le monde tu as un esprit, un corps, des membres; et toutes ces gens vivent en société dans le même individu. C'est l'esprit, qui, ayant son siège principal dans la tête, commande aux autres parties de notre personne. Ces dernières n'ont qu'à obéir et à suivre la direction de leur chef. Sinon tout va mal dans la cabane; les maladies se mettent de la partie; et il faut alors que le médecin intervienne avec ces méchantes médecines qui font mal sur le moment, afin de punir les mutins et de les faire rentrer dans l'obéissance. Si un membre continue à s'obstiner malgré tout, il faut alors le couper, le retrancher, le séparer

des autres; car le reste deviendrait malade, et la personne elle-même finirait par la mort." Jean restait sans ne rien dire, ayant l'air de penser ou de vouloir encore interroger. Cette fois, son père ne lui en donna pas le temps. "Tu me demandais ce que c'est qu'un GOUVERNEMENT, chose dont tu entends parler si souvent par les hommes. Tu viens d'en trouver toi-même, mon cher, l'explication.

Une nation, c'est un seul et même corps; tous les citoyens en sont les membres. A la tête de la nation, comme à la tête du corps, est une volonté, un homme, qui dirige, conduit, gouverne, commande.—C'est le gouvernement.—Nous tous, les citoyens, les membres du corps, nous obéissons, nous sommes gouvernés.

*Une autre histoire.*

Un père avait de nombreux enfants, qu'il aimait beaucoup, et quel est le père qui n'aime pas ces enfants? Ceux-ci le payaient de retour, et rien ne leur plaisait autant que d'exécuter ses ordres. Toute cette famille si bien unie, dont l'un commandait pour le bien général, et dont les autres obéissaient, formait comme une petite nation. Le père en était le chef; les enfants et les valets étaient les citoyens. Le père était le gouvernement, les autres étaient les sujets gouvernés.

A la mort du chef de la famille, les enfants furent très affligés, et, n'ayant plus personne à qui obéir, ils se séparèrent. Mais ils s'aperçurent bientôt qu'isolés ainsi les uns des autres, ils étaient bien moins forts, bien moins prospères, bien moins heureux qu'auparavant. Ils se remirent donc ensemble; et comme il leur fallait une direction commune, ils choisirent leur frère aîné pour être leur chef. C'était lui qui avait le plus d'expérience; ils le mirent à leur tête. Mais celui-ci, craignant de ne pas avoir autant de sagesse que leur père regretté, demanda qu'on lui adjoignit deux autres de ses frères, lesquels l'assisteraient de leurs bons conseils pendant toute une année. Tous les ans donc la nombreuse famille se réunissait, pour élire deux de ses membres à la charge de conseillers de leur frère aîné. Puis une fois que ces trois frères, ainsi placés à la tête des autres, avait pris une décision quelconque, tout le reste de la famille mettait la main à l'œuvre pour l'exécution.

Cette famille modèle formait donc comme une petite nation; les trois frères étaient le gouvernement.

*Résumons.*

UNE NATION, c'est une espèce de grande famille. Tous ceux qui la composent vivent sous un même gouvernement et sont entre eux comme des frères.

UN PAYS (qu'on appelle aussi Etat, Contrée) ce sont les terres habitées par une même nation.

LE GOUVERNEMENT, ce sont ceux qui sont placés à la tête d'une nation pour la gouverner, pour administrer les affaires d'un pays.

Un gouvernement c'est encore la manière dont une nation est gouvernée.

1o. Il y a des nations gouvernées par un seul homme comme le corps est gouverné par une seule tête. On appelle cette espèce de gouvernement-là *une monarchie* et la tête de la nation s'appelle le *monarque* ou le *Roi*.

2o. Mais souvent le roi ne gouverne pas tout seul; il a alors des conseillers qu'on nomme les *ministres*. Quand c'est